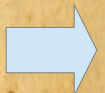


DON QUICHOTTE



Faut-il être fou pour y croire ?
À un univers de bonté ?
Faut-il être fou pour y croire ?
À un univers de beauté ?
Beauté, bonté, est-ce une histoire ?
Que l'humain aurait inventé ?
En nôtre temps faut-il y croire ?
A l'honneur, à la vérité ?
S'il nous faut plonger dans l'histoire,
On voit l'opprobre et l'équité.
Mais c'est toujours la même histoire
Qui recommence en vérité !
Je préfère de loin la folie,
De ne voir que le bon, le beau,
Chanter, rimer en poésie,
Et d'oublier le laid, le faux.

Le 7 mai 1990.



VÉRITÉ

Du jour de la naissance
Première vérité...
À toute autre naissance,
Naît une vérité :
La dernière naissance,
Est une vérité,
De toute éternité
C'est la vraie vérité !
L'humain, la société,
Craignent la vérité.
La vérité première,
Les séduits toute entière,
Excluant la dernière
Par sa sévérité.
L'une n'est pas sans l'autre...
Combien de vérités,
De demies vérités
Auxquelles il faut souscrire

S'incliner sans sourire...
Pourtant la vérité,
Est simple en vérité !
Noir ou blanc, vérité !
Froid ou chaud, vérité !
Jour et nuit, vérité !
Vrai ou faux, vérité !
D'opposition, contraste
Naissent les vérités !
Apprendre, apprendre à être,
Être une vérité !
Ouvrir grand la fenêtre,
Oser la vérité !
Crier la vérité !
Vouloir la vérité !
A l'étape dernière
Naître à la vérité,
Pour devenir lumière.

NE PAS OUBLIER DE VIVRE

Goûter le plaisir de l'instant
Savoir savourer tous les temps,
Il est si court, si court le temps...
Le temps qui passe en pivotant...

Qui peut jurer de façon sûre ?
De l'avenir, d'une aventure ?
La vie est là, qui nous murmure,
D'un pas léger, que rien ne dure...

Immuable le temps revient,
Et sur son fil il n'est qu'un lien,
Que ce soit lui, le tien, le mien,
Contre le temps on ne peut rien...

On ne peut que pleurer ou rire,
Rire toujours, pourtant s'instruire,
Ignorants du sort pour prédire,
Qu'il faut pleurer, mais surtout rire !

Goûter, goûter tous les instants,
Faire la nique aux ans, au temps,
Le temps c'est quoi ? l'autre versant ?
L'instant d'amour d'un cœur vibrant ?

N'ETRE QU'AMOUR

Comment n'être qu'amour ?
L'homme ne peut renaître
Que s'il aime d'amour !
Comment le reconnaître ?
A lui seul, il est tout !
Il est joie et lumière,
Il est pur, généreux,
La vérité entière,
La seule qui peut tout !
Car il n'exige rien,
Il ne demande rien,
Il n'a besoin de rien,
Il n'aime que le bien,
Il aime, il aime, il aime...
Face à tous les problèmes,
Par dessus tout, il aime !
C'est la loi de l'amour !
Lui seul, applanit tout,
Lui seul, simplifie tout,
Lui seul, peut tout, sur tout !
Notre siècle de fous
Contient tant d'égoïsme,
Calcul, égocentrisme,
Il fait du mot amour
La fange d'une cour,
Et d'une basse cour...

L'amour n'est que lumière !

SANCHO TOUJOURS

Haro sur le Sancho
Que tous ont pris pour cible,
Accourent les crapauds,
Les serpents d'alentours,
Pour crier leur haro
Sur leur cible risible !
C'est le nouveau Sancho,
Dont rit la populace,
Dans un rire gras, gros,
Dont retentit la place !
Si tu es propre et beau,
Tu ne vois pas la crasse,
Mais les yeux de crapauds,
Venin, bave t'enlacent,
Il te faut résister,
Vivre ton idéal,
Résister et rester,
Hors du pus et du mal
Savoir que l'innocence,
Comme la vérité,
Vont plus loin qu'on ne pense,
Pourrit la saleté !

SUR LA MER

Après la chaude nuit, s'évaporaient déjà
La brume avec le vent sur l'écume sonore...
Là-bas dans le lointain les limbes de l'aurore
Rosissaient l'horizon, tout là-bas, tout là-bas.

C'était l'instant divin, suprême et radieux,
Avais-je jamais su, où est le ciel, la terre ?
Le souffle suspendu découvrant le mystère
Ressurgissant des flots, intense, merveilleux...

Dans le flou du matin s'évaporaient déjà,
Les rêves de la nuit et la métamorphose...
Celle d'un autre humain, qu'enfin l'amour transpose !
D'un monde où la bonté serait la seule loi !

TULIPES AU VENT

De carmin éclatant à peine une semaine,
Déjà votre beauté s'envole au gré du vent,
Et vous vous essaimez vers le fond de la plaine,
O tulipes de feu que je guette longtemps !

Rien n'est plus vif, plus beau, de joyeuse lumière,
Que le rouge orangé du parterre éclatant, :
La ronde de couleur sur le trottoir de pierre,
Egaye le vieux mur; c'est vraiment le printemps !

Il me surprend toujours par le décret fidèle,
Qui fait du mois de mai, celui du renouveau,
Qui, au-delà des mots, nous dit : la vie est belle !
Goûtes-là dans l'instant, nul moment ne la vaut !
Et sur la fleur témoin nous lisons le message,
D'admirer la beauté comme un don merveilleux,
Celui de percevoir chaque jour le passage,
Le matin de la fleur, l'étoile dans les cieux.

SÉRENITE

En souvenir à notre ami Émile Causse
Dans la poche de l'homme
Apparaît une pomme
Elle a roulé là-bas
Au devant de son pas...

Et l'homme en son passage,
N'ayant rien pour bagage,
A ramassé le fruit,
Qui est venu à lui...

Sans défi, sans ambage,
A-t-il le cœur d'un sage ?
De ne désirer rien,
Qu'un seul fruit, qu'un seul lien.



Heureux
celui qui
ne désire pas
ce qui lui manque.

NUAGES

O nuages

Vous défilez sans fin, votre incessant passage,
Prend forme dans l'azur d'innombrables visages,
Et votre blanc troupeau dans l'infini bocage,
Evoque l'océan, des milliers de rivages.

O nuages

Vermeils, ciselés d'or, dans le soleil couchant,
Vous irradiez le ciel, enflammé, rutilant,
Auréole d'enfer, sulfure incandescent,
Éblouissant lointain, sanglant, étincelant !

O nuages :

Sous la lune, irisés, vos contours s'effilochent,
Frangés de vif argent dont le reflet accroche,
Tous les scintillements d'étoiles sous le porche
D'un noir velours moiré qui lentement approche...

O nuages

Vous évoquez pour moi les îles de mon rêve,
Les îles sous le vent, la brise qui se lève,
J'imagine les flots renouvelant sans trêve,
Les jeux de l'infini à notre vie si brève.

O nuages

Votre blanc défilé dans un jour de printemps
Je le suis dans mon char vers un rayonnement,
J'attelle à son traîneau tous mes rêves d'enfant,
Je vogue dans l'azur, léger, légèrement.

VIOLETTE

Tu crois te cacher dessous ton feuillage !
Ton parfum te trahit...

Suave et capiteux, je sais ton langage !
C'est l'hiver qui s'enfuit...

Dans le coin du mur, tu bâtis un monde !
Un rayon te suffit.

Pour nous annoncer du printemps la ronde,
C'est ta voix, c'est ainsi...

On passe tout près sans te voir violette !
On court, on réfléchit.

Et puis brusquement nous tourne la tête...
Ton parfum te trahit !

À genoux, tout près, pour voir ta corolle,
Violette ma mie...

Ton parfum va loin, il est le symbole,
De l'hiver qui s'enfuit...

GOELAND SUR LA MER

Le soleil sur la mer à l'horizon se lève,
Il embrase l'azur de son rayonnement,
Le mauve de la nuit s'estompe avec le rêve,
S'évapore laiteux, brouillard fluorescent...
Clapotis sur les flots, bleu frisson, luminance,
Dans le matin d'été, un éveil d'or soyeux..
Blanc, le goéland blanc, sur le vent se balance...
Léger, légèrement, il plane dans les cieux...
Le soleil sur la mer à l'horizon se lève.

SOUVENIR D'ENFANCE

Il est passé le temps du jeu de la marelle,
Et nous ne chantons plus les lauriers sont coupés,
La course de jadis inconsciente et nouvelle,
Passer le caniveau et courir dans le pré !

Parfois on voudrait bien redevenant fillette,
Imaginer le temps, celui des jeux d'enfant,
Gai cabri sautillant parmi l'herbe follette,
Jouant à chat perché, course près de l'étang !

Et le soir surprenait sur nos lourdes paupières,
Les rires interrompus remis au lendemain,
Près du grand feu joyeux la fumante soupière,
Rassemblait les regards et apaisait la faim !

Combien de souvenirs, tous ceux de l'âge tendre,
Quand on allait au loin fagoter le bois mort,
Nous savions écouter ce qu'il fallait entendre,
La misère d'alors savait nous rendre forts !

Et ce temps là pourtant, celui de l'innocence,
C'était le dur chemin entr'ouvrant l'avenir,
Un avenir lointain, viendrait-elle l'espérance ?
La promesse d'amour, l'aube d'un devenir ?

DUO D'AMOUR

Vous les voyez tous deux
Et vous voyez l'amour !
L'amour est dans leurs yeux,
Il éclaire, il rayonne,
Il s'affirme, il claironne !
Et leur enivrement,
Leur émerveillement,
Font des bras qui s'enlacent,
Tout le reste s'efface.
Et l'on ne voit plus qu'eux,
Transfigurés, heureux,
Il n'est plus qu'une flamme,
Que leur âme proclame,
Il n'est que leur amour,
Qui les a fait renaître,
Les a fait reconnaître,
Et c'est pour cet amour
Qu'ils vont jurer toujours.

DIX ANS DE MARIAGE

Déjà dix ans, déjà ! que la main dans la main
Nous allons tous les deux vers d'autres lendemains,
Dix ans déjà ! tant et si peu, est-ce un symbole ?
Du temps qui fuit, qui s'effiloche et caracole ?

Déjà dix ans, déjà ! que tu es mon amour,
Mon bonheur, mon soutien, l'élan de chaque jour
Tous les enchantements, la force et la tendresse,
L'enivrement brûlant, la folie, l'allégresse !

Déjà dix ans, déjà ! c'est toujours toi et moi,
Le doute a disparu, tu es tous mes pourquoi,
On est si bien tous deux, quel que soit le problème
L'amour qui seul peut tout, par la loi d'un je t'aime !

Déjà dix ans, déjà ! les fleurs de notre amour,
Sont la joie du foyer, le ciment d'un toujours,
Ces petits bras si doux, chaque jour nous entraînent
Plus loin, toujours plus loin, c'est eux qui nous apprennent

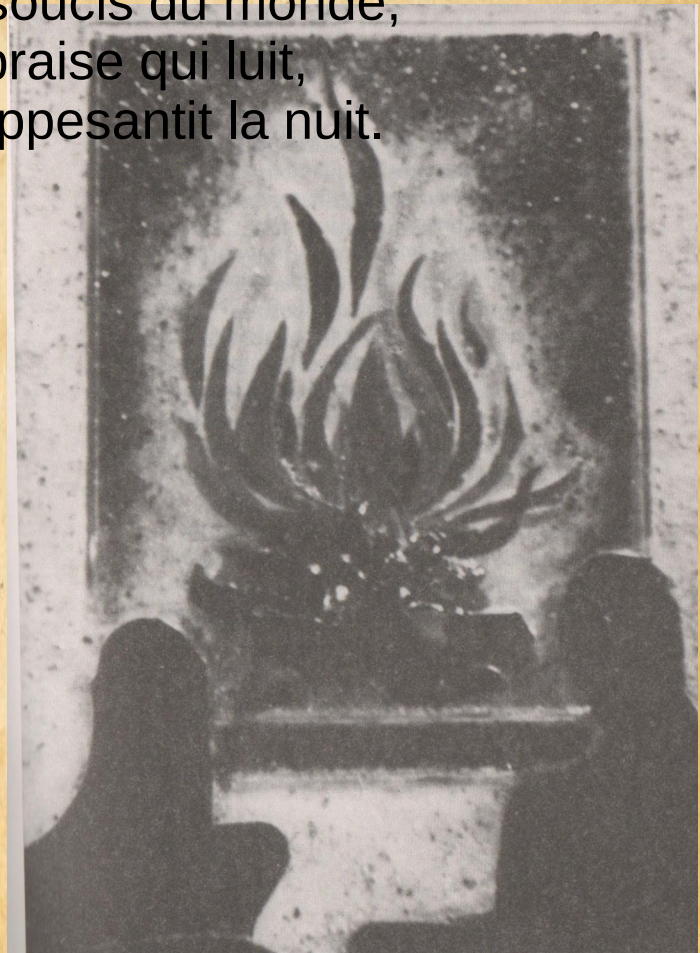
Déjà dix ans, déjà ! le temps at-il passé ?
Quand je nous vois tous deux dans le même tracé,
Qu'il n'est d'autre chemin que la route fidèle,
Et qu'il n'est d'autre amour qu'une flamme éternelle.

PRES DU FEU

Être au calme le soir, près de la cheminée
Quand on a tout le jour ardemment cheminé,
On est bien tous les deux, la flamme dans les yeux,
Sans un mot, face au feu, qui crépite joyeux,

Le chien est à nos pieds, doucement il somnole
Il attend, sous la main de son dieu une obole :
La flamme chante et danse inlassable ballet
Lèche le bois tordu, détache un feu follet,

C'est le soir, engourdis dans une paix profonde
Tout s'endort, abolis tous les soucis du monde,
Face au feu, dans l'été de la braise qui luit,
On est bien tous les deux, s'appesantit la nuit.



MATERNITÉ

Quand l'enfant est le fruit d'une entente totale,
C'est le plus beau présent que nous donne le ciel,
À peine est-il conçu qu'une attente idéale,
Divinise l'amour d'un poème de miel...
Cet enfant désiré est un si grand mystère,
Un accord si profond bien au-delà des mots,
C'est un nœud qui nous lie au cosmos, à la terre,
Et transcende l'amour, le fait plus pur, plus beau !
On se prend à rêver de douceur, de tendresse,
Le cœur d'une maman vaste comme la mer,
Dès le premier instant caresse la promesse
Du poupon dans ses bras, de tant d'amour offert !
Quand il verra le jour ce sera la merveille,
Qui comblera le cœur, généreux, attendri,
Et devant cet enfant qui vagit et sommeille,
Tous s'émerveilleront, le cœur comblé, ravi,
Rien n'est plus exaltant que la maternité,
C'est l'instinct de l'humain vers la pérennité.

NOTRE ENFANT

Lorsque l'enfant nous est donné,
Qu'il dort, heureux, abandonné,
C'est là, que nous prenons conscience,
De son pouvoir, de sa puissance !
Nous sentons le poids dans nos mains,
La semence des lendemains,
Qu'il nous faudra veiller, entendre,
Et façonner la pâte tendre...
Il sera marqué à jamais,
Nos actes gravés désormais,
L'enfant c'est une terre neuve,
L'argile où nous ferons la preuve,
De ce que nous sommes vraiment,
De notre cœur vibrant, aimant,
L'enfant deviendra le reflet,
Un autre grain du même blé !
C'est nous qui pouvons tout pour lui,
Dès le premier jour, aujourd'hui.

MAMAN

Si tu savais maman, combien, combien je t'aime,
Depuis le premier jour, j'ai tout reçu de toi,
Tu me comprends bien mieux que ne le fait moi-même
Je sais que dans ton cœur, je suis ton dieu, ton roi !

Pour moi tu es l'amour, la bonté, la tendresse,
Tu sais bien m'obliger à m'évader du nid,
Et malgré ton tourment sous un air d'allégresse,
Tu soutiens mon envol, toujours ton tout petit !

Il me faut chaque fois que me poursuit le doute,
Revenir vers ton cœur si profond de maman,
Souvent c'est avec toi que s'éclaire la route,
Rien ne peut remplacer le cœur d'une maman !

Tu es bien la maman, celle qu'on se rappelle,
Symbole d'un toujours et celui du bonheur,
L'offrande de la vie, de l'amour l'étincelle,
Maman, toujours maman, la chanson de mon cœur !

POÈME A L'HIRONDELLE

Sur l'envol saccadé porté par la rafale,
Tu fuis sous les grelons qui s'abattent soudain,
Les nuages au galop d'une folle cavale,
S'enfuient à l'horizon, gris de plomb, jour éteint !

Malgré l'air vif, le vent, tu es là, hirondelle !
Tu traverses le ciel strié, troué de bleu,
Car dès le mois d'avril tu nous reviens fidèle,
Même si nos maisons ont toujours un grand feu !

Je guette le vieux bois, au loin, levant la tête,
Dans le froid du matin tu es passée deux fois,
Le soleil a filtré créant un air de fête,
J'ai chanté ton retour sur l'air de mon émoi !

J'ai chanté ton babil et l'or des primevères,
Le pommier du Japon et le joyeux coucou,
Les bourgeons toujours clos conservant leur mystère,
Et le pigeon ramier avec son roucoucou.....

Le pluie tombe à nouveau, mais j'ai vu l'hirondelle !
Ni le gel du matin, la rage du vent froid,
N'ont de prise sur toi, joyeuse à tire d'aile,
Tu chantes le printemps qui bientôt sera roi !

INSCRIPTION SUR UN VIEUX MUR À TREIGNAC (Corrèze)

***POUR NE PERSONNE N'OFFENSER
JE VIS SANS NE MAL PENSER***

Ah ! n'offenser personne
Lorsque l'hallali sonne !
Et qu'il n'est plus personne
Qui aime et qui pardonne...

Quand on est l'offensé,
Il es presque insensé,
Que de ne mal penser
Qui vient nous offenser...

Il faudrait pouvoir dire,
Il faudrait pouvoir rire,
Et sans haine prédire
Que si tôt on expire...

Ah ! n'offenser personne !
Bientôt le glas qui sonne...
Où chacun abandonne
Privilège et couronne.



DÉCEPTION

Tous ces gens si charmants que vous croyez amis,
Qui au moindre ragot qui se répand et bruit,
Tendent l'oreille ouverte avides de savoir,
Mais neutres jusqu'au cou, gênés de vous revoir.
S'il leur fallait choisir témoin de l'innocence,
Ils sont prêts à nier, simuler l'ignorance,
Trahison d'amitié, mensonge, vérité ?
Il n'est que leur confort, respectabilité !
N'ayez jamais besoin, d'un mot, d'un témoignage,
Ils s'enfuiront arguant n'importe quoi ! leur âge.
Vous vous découvrez seul, sans frère, sans ami,
Soudain catalogué, pestiféré, honni !
La lâcheté des gens est parfois si malsaine,
Qu'on se prend à haïr la condition humaine,
On a si mal, si mal à les voir dérober
Qu'on à un seul désir, ne plus les rencontrer.

Va ! va-t-en condamné ! reviens dans vingt années !
L'ordre est là, rétabli ! dur, dur, la vérité !

Décembre 1989.

ILS ONT JURE

Qu'en ce beau jour de plein été
Où tout est lumière et clarté
Jean-Yves et Christine ont juré
De s'aimer pour l'éternité !

Ils ont juré main dans la main
D'affronter tous les lendemains
Avec leur amour pour levain
La flamme pour un long chemin.

Ils ont juré, d'être à jamais
D'être toujours deux, désormais,
Hors l'amour, il n'est rien de vrai
Rien n'est plus pur, rien n'est plus vrai.

Nous formons pour eux, tous les vœux,
Vœux de bonheur, fervents, heureux
Que l'avenir soit radieux
Un rappel de ce jour joyeux.

Le 2 août 1980



SOUVENIR

Je savais qu'il viendrait le temps,
Celui d'un autre, un autre temps,
Où il n'y aurait plus d'espérance,
Tout ne serait que souvenance...

L'azur doré du firmament,
L'air parfumé du gai printemps,
Le clapotis de la rivière,
Où se jouait ombre et lumière...

Une barque tendait les bras,
Par quel hasard était-elle là ?
Nous avons fait le tour du monde,
Au gré du vent, au gré de l'onde...

C'était un autre, un autre temps...



PAPILLON

Papillon apprends-nous tant de mues successives
Pour aboutir enfin à ton envol léger
Nous tout seuls, nous n'aurions que la preuve intuitive.
Chaque été tu nous dis, mues si tu veux voler !
Rejette tes carcans, enlève tes œillères,
Ouvres-toi à l'humain, l'amour universel,
Où tu retrouveras les vérités premières,
L'arc-en-ciel irisé vers un tout éternel.

MATIN SUR LA MER

Là-bas sur la mer, un bateau blanc,
La vague s'avance mollement,
Le ciel sur la mer en transparence,
Clapotis, sanglot, phosphorescence...

Là-bas, tout là-bas, fond l'horizon,
Vapoureux brouillard, rose toison,
C'est un clair matin, l'aube frissonne,
Nuage éparpillé qui moutonne..

Le parfum subtil des magnolias,
Diffuse au balcon de la loggia,
Une suave ivresse langoureuse,
Et fuit sur la brise vaporeuse,

Dans les palmiers bleuis, l'alizé,
Souffle une mélodie, un vent léger,
Matin baigné d'or, d'évanescence,
S'éveille l'azur, magnificence.

DIFFÉRENCE

Tout est si différent de cet amour rêvé,
L'idéal, pur envol, le rêve inachevé
Quand on avait quinze ans...

Tout est si différent du prince imaginé
Du destin merveilleux, de baisers parsemés,
Au temps des dix-huit ans...

Tout est si différent, de l'entente harmonique,
De l'accord ébauché, le duo magnifique,
Quand on avait vingt ans.

Tout est si différent de ce qu'on imagine,
On fait deux, trois enfants entre linge et cuisine
Entre vingt et trente ans...

Tout est si différent quand naît le quatrième,
Tout reprendre à zéro, broder le même thème
Quand on a quarante ans.

Tout est si différent... s'éloigne la jeunesse,
Nouveau tour, autre jour, courir, courir sans cesse,
Quand on a cinquante ans.

C'est déjà le passé et tout qui recommence,
Les jeunes ont potassé, nouveau grain qui
s'élance,
Et l'on a soixante ans!

On pensait être vieux, où est la différence ?
Bien sûr on a changé, si peu quand on y pense !
C'était ça soixante ans ?

PAIX, PAIX !

Toute l'humanité crie la paix qu'elle désire,
Toute l'humanité tend les bras, tend les mains,
Vers la blanche colombe, refusant le délire,
Du sang versé hier, aujourd'hui et demain !
Toute l'humanité crie la désespérance,
De l'humain bafoué, sacrifié en vain,
En vain, en vain la paix triomphale s'élance,
Que ressurgit l'horreur, la guerre et son levain !
Vole ! blanche colombe, traverse le nuage,
Ton rameau d'olivier symbole de la paix,
Sans cris, offert à tous, c'est toujours le message,
D'amour universel pour les semeurs de paix.



DIFFÉRENCE (suite)

Tous les petits enfants qui naissent et qui grandissent
Dents de lait, premiers pas, premiers mots qui
ravissent,

Tout est si différent quand on est grands parents...

Les petits on les voit avec tous les talents,

Papa, maman sont là, pour donner les taloches,

Ils sont là pour former, formuler les reproches,

À soixante ans on peut guetter et découvrir

La musique chez l'un, le goût de discourir,

Celui qui ne craint rien ; la jolie, la charmeuse ;

Celle qui saura tout, ardente et chaleureuse ;

On a jamais fini, le temps passe c'est fou ! :

Ce qu'il y a de sûr, on ne fera pas tout !

Quand on a soixante ans...

Tout est si différent, pourtant quand j'y repense

Je n'ai pas fait le quart, tant ma vie était dense !

A soixante-dix ans...

Les petits seront grands, autres aussi les problèmes,

Qu'importe un autre temps, s'il demeure un je t'aime

Jusqu'à quatre-vingts-ans. |

Quatre-vingt-dix, cent ans, point je ne le désire

À moins d'être conteur, de penser et d'écrire,

Jusqu'au dernier moment...

Tout sera différent de ce qu'on imagine

Quand vers l'ultime essor, poindra l'aube divine.

AUTOMNE

Déjà l'or de l'automne martèle le feuillage,
Et l'oiseau migrateur passe en un long sillage
Le ciel d'un bleu pâli s'irise sur les fleurs
Le soleil apaisé s'abat tout en douceur...

Fruits rougis, tons joyeux, alourdis par l'offrande
L'arbre tend au passant généreuse provende,
C'est l'été tout le jour, mais déjà le brouillard,
Tarde à s'évaporer chaque jour en retard...

Les vendanges sont là, sous les grappes dorées,
La grive fait son choix, son pépiement gavé,
Dit son enivrement, oublieuse de tout,
Dans le rutillement d'un automne si doux...

Le rosier étalé offre l'ultime rose;
Qui dure plus d'un jour, où la perle se pose,
On peut croire au printemps quand sous un chaud rayon,
L'abeille en butinant frôle le papillon...

Un murmure puissant autour des chrysanthèmes
Grenats, roux, mordorés, des mauves tout le thème...
Qu'un vent glacé, subit, du jour au lendemain,
Gèlera d'un seul coup, tuant la fleur, l'essaim...

Dans le matin gelé s'épandra le feuillage,
En un tapis rouillé, bruissant sur le passage
Et le froid de l'hiver givrera les bourgeons,
Porteurs d'un devenir, du printemps le clairon.

VALESE D'AUTOMNE...

Valsez feuilles d'automne, valsez, tourbillonnez !
Sans perdre un seul instant dès que pointe l'aurore,
Profitez de l'élan ! du vent échevelé !
Jouez, amusez-vous, dansez, encore, encore !

Dans le tourbillon fou que déchaîne le vent,
Qui s'engouffre au vieux bois, le train de son passage,
Dépouille d'un seul coup un automne émouvant,
Dans un triple galop dont il fait le sillage !

Les feuilles par milliers s'élancent d'un seul coup,
Dans l'air ensoleillé en une farandole
C'est un jeu palpitant, enivrant jusqu'au bout !
Un essaim bourdonnant orchestré par Eole !

L'imprévu d'un duo en frôlant le talus,
Dans un piqué vrillant de la brune et la blonde,
Qui se disent en passant — c'est toi ? — bonjour, salut !
Tourbillonnant en chœur rejoindre l'autre ronde !

Ah ! ne retombez pas déjà sur le chemin !
Valsez, glissez, tournez, amusez-vous encore !
Ne pensez qu'aujourd'hui, fatal sera demain,
Après le bal, le gel et la nuit sans aurore !

Valsez feuilles d'automne, enlacez-vous plus fort !
Allez vous-en mirer l'éclat de la rivière,
Sur l'aile du vent fou c'est le bal de la mort,
Avant l'hiver mouillé, valsez dans la clairière.

NOIR HORIZON

Goudron d'asphalte
Donne le ton
Au lourd nuage
Gris, noir, goudron...

Plomb, le ciel plombe,
Vent de typhon,
Ébène, tombe,
Encre, prison,

L'averse tombe,
Noirci les troncs,
Intense l'ombre, .
Sombre maison,

Et toi ma Muse,
Donne le ton,
Qui ne m'amuse,
Du soir trop long,

Mais tu m'incombes,
D'être le pont,
De rimer l'ombre,
Le grain, le son.

AVEC NOS AMIS

Ah ! ces amis avec lesquels on est si bien !
Quand on est avec eux plus n'est besoin de rien,
Et c'est le même mot qu'on se surprend à dire,
Et c'est d'un même accord qu'on éclate de rire !
On rêve d'un ailleurs, allant du même pas,
On peut philosopher, déverser ses tracas,
On se connaît à fond ce qui nous réconforte,
Du passé, du présent, on découvre la porte...
C'est si rare un ami sur qui l'on peut compter,
C'est merveilleux de se comprendre et de s'aimer.

À CELUI QUE JE CROYAIS MON AMI

Avoir découvert le leurre de notre amitié,
Confond mon idéal et ma naïveté !
L'ami, l'ami si sûr, si beau, si magnifique,
Lui, que j'embellissais, que je croyais unique !
Dialogue d'un seul jour, fou duo, exaltant,
Qui a duré le temps, d'un soupir hors du temps...
Cet élan merveilleux qui me faisait renaître,
Dont il ne reste rien, ni dieu, ni roi, ni maître,
Et que dans cet ami, il n'y a plus d'ami.
Qu'est devenu l'écho, le duo d'infini ?
Et j'ai mal en mon cœur, mal d'une découverte,
L'amour ou l'amitié est-il plus dure perte ?
L'ami en qui j'ai cru, l'imaginant apôtre,
Pour lui je n'étais rien, que ce soit moi, une
autre !
Penser que cet ami jonglait avec les mots,
Des mots d'air et de vent se jouant sur les flots !
Que peut-il advenir de ses paroles vaines ?
À cet indigne ami quand la vie le malmène ?
On récolte toujours, toujours ce que l'on sème.

SOIS L'AMI

Il est un cœur meurtri qui attend ton regard,
Tu es pour lui le seul dans un jour de détresse,
N'attends pas à demain car il serait trop tard,
Même si ton présent te poursuit et te presse !
Échange quelques mots, sur hier, aujourd'hui,
Et tu auras rompu un pont de solitude,
Tu l'auras permis un double écho de lui !
Ces mots, ces trois fois rien d'une sollicitude,
Seront source d'ardeur, le sentiment humain,
Celui d'une bonté, de l'attention à l'autre !
L'ensemble d'un circuit où tous tendent la main,
Ah ! n'oublions jamais l'offrande de la nôtre.

BÉBÉ AU SEIN

Blotti tout contre sa maman
Il n'est pas de plus doux moment
C'est le plus bel instant du monde
D'une plénitude profonde...

Suçant le sein, tout chaud, tout blanc,
il boit la vie très goûlument
Il boit aussi amour, tendresse,
Pour lui c'est toutes les promesses.

Pour un bébé on donne tout !
Et plus bien sûr, c'est un peu fou !
Car ce bébé, petit, fragile,
Pour lui, plus rien n'est difficile...

Et d'un seul cri il peut sur nous,
Plus qu'un décret, plus qu'un tabou,
Pour un sourire ou une larme,
Il peut sur nous, la joie, l'alarme,

Mais là ! contre le sein tout blanc,
C'est le bonheur, l'apaisement,
Pour lui c'est un doux privilège,
Le lait tiédi d'un sein de neige.

ANNIVERSAIRE RÉVOLUTIONNAIRE

Le commerce fleurit, c'est le bicentenaire !
On étale un drapeau pour cet anniversaire,
Mais les tyrans sont là, avec leurs mots trompeurs,
Ils sont les nouveaux rois, sans honneur et sans peur !

On dit Fraternité en écrasant son frère,
On dit la Liberté jouant le tortionnaire,
Tout est du cinéma, voilà la vérité !
Un seul but, le pouvoir, c'est la Fraternité !

On dit l'égalité, on nie les différences,
L'égalité de quoi ? à tous la même chance !
Niveler par le bas, c'est le but poursuivi,
L'homme y est bafoué, rien n'est jamais fini !

On écrase l'humain, l'homme est un loup pour l'homme,
Le temps n'a rien changé, maintenant c'est la somme,
Tous ceux qui ont vingt ans subissent cette loi,
On les exploite à fond sans scrupule et sans foi !

Le commerce a fleuri pour le Bicentenaire,
Qu'y at-il de changé ? faut-il vraiment se taire ?
Faut-il fermer les yeux ? oublier l'avenir ?
S'en vient la sombre nuit, un sombre devenir.

Le 10 juillet 1989.

NOCES D'OR

Passe, passe le temps, celui du tendre amour,
Passe, passe la vie, les jours de la jeunesse,
Cinquante ans paraît loin ! malgré le long parcours,
C'est nous, toujours tous deux en ce beau jour de liesse !

C'est le même destin, toujours main dans la main,
Les épreuves et les joies, d'un même pas, ensemble,
Malgré le temps passé, vers d'autres lendemains,
Sans l'amour il n'est rien, c'est lui seul qui rassemble !

Seul l'amour sait vouloir, être tendre, être fort,
Triompher des jours gris, déjouer la tourmente,
Entraîner vers ailleurs, magnifier le sort,
Donner l'élan, la joie, la volonté ardente !

Et puisque c'est l'amour qui fait les noces d'or,
Pour fêter un destin d'attachement fidèle,
Cinquante ans ! un matin, une nouvelle aurore...
Un soupir sur le vent, vers la route éternelle !

NOS PARENTS

Ah ! ces parents si souvent critiqués, jugés !
C'est eux pourtant qui sur la vie nous ont juché !
Ce qui nous agaçait, leurs tics et leurs manières,
C'était pour compenser leur dignité fière...
DouceMENT, fermeMENT, corrigeant, exaltant,
Bien plus heureux que tous au succès de l'enfant ;
On revit le passé, leurs soucis, leur tendresse,
Leur appui attentif nous entourant sans cesse,
L'avenir des enfants, plus instruits, plus savants,
C'est le rêve, le but, le motif des parents,
Le refuge il est là, le berceau, la famille,
Racines et fondement, branches d'une charmille.

AUORE

L'aurore apparaissait dessous les brumes roses
Qui tamisaient l'azur d'un brouillard floconneux
L'île semblait surgir telle une fleur éclos
Parmi les voiles flous des limbes vaporeux...
S'estompaient les contours, le mauve des feuillages
Surgissait çà et là, l'horizon, le lointain...
Le matin s'éveillait, blanc, sur le paysage,
C'était l'instant divin, l'aurore et son parfum.

C'ÉTAIT HIER

A Monique...

Déjà trente ans qui sont passés pour lui et moi,
Ce qu'on a fait, ce que l'on sait, c'était hier,
Tous mes combats, tous mes tracas, tous mes fracas !
C'était hier.

Et je me dis, je me redis, le cœur surpris,
C'était hier...

Est-il possible de ralentir la course folle ?
Quand l'avenir est un coursier qui caracole ?
Quand le printemps met ça et là du rose et blanc,
Et que l'oiseau revient nicher tout frétilant !
Rien n'est fini, car dans mon cœur une hirondelle,
Refait son nid, elle s'ébat à tire d'aile !
Sillage vif, vol incessant, zébrant l'azur,
C'est le serment renouvelé fervent et pur !
Un renouveau qui dit l'espoir d'une autre chose,
Et le parfum, l'enivrement d'une autre rose...
Sous les grêlons des giboulées drus et givrés,
Faut-il choisir ? vivre ou mourir ? rire ou pleurer ?
Faut-il l'amour ? recommencer, encore y croire ?
Est-ce vraiment un autre élan, une autre histoire ?
Et je me dis, je me redis, le cœur surpris,
Est-ce demain ?

VENT D'HIVER...

Le vent souffle, il gifle les vieux toits,
Chargé d'un sac de bruine,
Il s'infiltré partout !

Le vent souffle, Éole est enfin roi,
Le brouillard dégouline,
Délaye froid et boue !

Le vent souffle, il hurle et il aboie,
Retroussant sa babine,
Et sa bave de fou !

Le vent souffle, chargé de noirs croas,
Qui lui font pèlerine,
Devenu loup garou !

Le vent souffle, vite on rentre chez soi,
On pétrit la farine,
Cannelle et sucre roux !

Le vent souffle, on attise le bois,
Et la flamme illumine,
Nous pénètre tout doux !

Le vent souffle, bien plus fort qu'autrefois,
Et courbe notre échine,
Sans décret, sans tabou !
Le vent souffle, c'est son jeu et sa loi,
Le poète le rime,
Mais ne rit pas, du tout !

GRISAILLE

L'automne est là,
Et je suis lasse
Du jour qui passe
Des vains tracas
D'un ciel trop bas,
Ne plus comprendre
Pouvoir m'étendre
Et me détendre !
L'automne est là,
Soudain s'abat
Sur mon cœur las
Une langueur
Au fil de l'heure,
Elle m'enlève
Même le rêve.
Etre marmotte
Fermer ma porte
Pouvoir dormir
Dormir, dormir...
L'automne est là.

LES PETITES GENS - I -

Ils ont creusé leur trou dans le cœur du fromage,
Foyer heureux, uni, orné de bibelots,
Des enfants, deux ou trois, il ne rien de trop !
Un train-train régulier et paraître à la page...

Pas feutrés, ton poli, tout y est confortable,
Peu d'amis, peu d'excès, uniquement prudents,
Eviter les soucis, au dehors, au dedans,
Peu d'amour, de passion, du bétail à l'étable !

Ils vont la tête haute et leur air suffisant,
Qui ne compromet vous a classé nuisant,
Si vous gênez parfois au tri de leur épingle,

Pour eux il n'est qu'un but, respectabilité !
Pressurant tour à tour, avec habilité,
Ce qui les forgerait leur est soufflet qui cingle..

LES PETITES GENS - II -

Gare à vous si naïf, vous n'avez su comprendre,
Offrant votre amitié dont ils n'ont nul besoin,
Dans un semblant d'accueil, maintenant avec soin,
La froideur et l'écart, décidés à n'entendre !

Vous ayant piétiné ils trouvent leur excuse,
Prouvant leur bonne foi, convaincus de raison,
D'un ton calme et uni déversent le poison...
Et se disent chrétiens face à tous qu'ils abusent !

Ils profitent de tout, le monde doit servir,
A leur propre dessin, dans leur geste d'offrir,
Un sordide calcul d'égoïsme à la base...

Ils seront les premiers, sûrs dans leur vanité,
Qu'ils ont l'unique droit, maître de vérité,
Se croyant sel, froment, n'étant que vers de vase...

LES PETITES GENS - III -

Ils ont peu d'idéal, trop peu d'intelligence,
Juste un clinquant vernis, cachant mal un cœur sec,
Tout y est calculé de l'orteil jusqu'au bec,
L'œil aveugle, obstrué, pour voir leur indigence,

Ils arrivent à coup sûr, avec leur politesse,
À un tel vraisemblant, qu'on perd la vérité !
Qu'il se trouve un appui pour la médiocrité,
Qui étale un pouvoir dans l'indélicatesse !

Et c'est par ces gens-là, que l'on sera jugé !
Pesé, évalué, d'après leurs préjugés,
N'ayant pour contrepoids que leur propre balance...

Comme être surpris si le monde va mal,
Quand on voit dans l'humain le seul règne animal,
Bravant les généreux qui sèment l'espérance ?

L'ENNUI



L'ennui
S'enfuit
Quand fuit
La nuit

L'ennui
Poursuit
La suie
Des nuits

Au jour
Qui luit
S'enfuit..
La nuit

La nuit
S'enfuit
S'enfuit
L'ennui



LA RUMEUR

«Une calomnie est aussi difficile à rattraper que les plumes d'une oie plumée par un jour de grand vent !»

Proverbe chinois.

Comment naît la rumeur ? dans quel lit de rancœur ?
D'une méchanceté, d'une mauvaise humeur ?
D'un regard, d'une erreur ? La rumeur fait fureur !

Passant de bouche en bouche, à chaque fois plus louche,
Virevoltante mouche, engluant qu'il la touche,
La mire d'un tueur, La rumeur fait fureur !

Et le plus innocent pourquoi serait-il blanc ?
Aliment succulent du médisant qui ment !
Un sourire ou un pleur, La rumeur fait fureur !

Et d'un tout petit rien l'avalanche survient,
Entraînant mal et bien, un merdier le seul lien !
S'enfle, grandit l'horreur, La rumeur fait fureur !

N'en riez pas surtout, le sensé c'est un fou !
La rumeur qui sait tout et s'infiltré partout,
En tous lieux, à toute heure, La rumeur fait fureur !

Il n'est plus d'interdit, tous les coups sont permis !
Obscénité, envie, jalousie, calomnie,
Long tunnel sans lueur, La rumeur fait fureur !

C'est le fruit d'un miteux qui pour jouer son jeu,
Salit tout ce qu'il peut, n'ayant ni ciel, ni feu !
C'est d'un jaloux sans cœur, que surgit la rumeur !

QUATRE-VINGTS ANS

Est-ce vraiment si monotone ?
D'avoir enfin quatre-vingts ans ?
A l'automne souvent on frissonne
Quand on y repense pourtant...

C'est merveilleux d'être grand-mère
Et voir tous ses petits enfants,
Revivre un temps qui fût naguère
Ressuscité et différent !

On peut goûter l'aube vermeille
Sentir les fleurs tout un moment,
Avoir le cœur qui s'émerveille
Enfin savoir le prix du temps !

Chaque saison contient son charme,
On sait conseiller la raison
La vie c'est un rire, une larme,
Une chanson, une oraison.....

Quatre-vingts ans c'est la couronne,
Tressée par le temps, les saisons,
L'âge n'a rien de monotone,
La neige est une floraison.

AI-JE ÉTÉ ASSEZ TENDRE ?

On est loin de penser au temps insouciant,
Que l'élan merveilleux de l'épanouissement,
Serait le bref été, disparu, nostalgique,
Et qu'on se souviendrait le duo magnifique...

On est loin de penser que cet accord à deux,
Que le but poursuivi animés d'un seul feu,
Serait le bref éclair d'un souvenir tragique,
Et qu'on se souviendrait d'un vif passé unique !

On est loin de penser qu'au coin de la maison,
La mort emporterait, âme, cœur et raison,
Que le temps d'un soupir, c'est le temps de la vie,
Que le temps d'un soupir on goûte à l'ambroisie...

Quand tout s'est effondré, quand on a tout perdu,
Qu'on ne sait plus pourquoi, on va, on vient, perdu !
Si l'on nous avait dit, aurions-nous su entendre ?
Il faut vivre la mort pour savoir être tendre.

Ai-je été assez tendre ?

POUR QUI ?

Ton tourment que tu crois cacher,
Je le vois à l'ombre qui passe,
A l'amertume qui s'amasse,
A ces riens qui te font fâcher !

A ton rire enfui, disparu,
A cet effort, voulu, sans cesse,
De respirer sans allégresse,
Sans un élan, sans joie, sans but !

C'est donc pour un rêve impossible ?
Mort, sitôt né, inaccessible ?
Qui te fait vivre absent, meurtri ?

Par quoi, remplacer ton absence ?
Par qui, rappeler ta présence ?
Puisque tu meurs seul, sans un cri!

CINQUANTE ANS

Lorsque c'est un été, si beau qu'il s'éternise
On peut le célébrer le jour des cinquante ans
Chanter, rire et danser, il faut qu'on se le dise,
Un été florissant c'est deux fois le printemps,
Quand on a le bonheur de chanter en famille,
Entouré des enfants, des amis, des parents,
Quand tous sont rassemblés et que le vin pétille,
On remercie la vie de nous aimer autant,
Quand on sait partager un cœur plein d'allégresse
On sème à tous vents la semence d'amour,
Et la graine d'amour est ferment de jeunesse
Le vif rayonnement qui éclaire nos jours.

RÊVE IDÉAL

Je rêvais ce matin, un rêve vif, étrange.
D'une rue au soleil, d'une sorte d'échange,
Des rires et des bons mots à l'ombre d'une tour,
Tout était lumineux, la gaîté, mon retour,
Des feuillages et des fleurs, colorés, magnifiques,
Je disais — que c'est beau — ! devant les tons uniques,
Je répétais — c'est vrai — je touchais de la main,
L'incroyable était là, sans attendre demain...
Tout était inconnu, pourtant réconfortant !
On y voyait offrir, remercier les gens,
D'une façade à l'autre s'envolaient des paroles,
Qui réchauffaient les cœurs... l'air d'une barcarolle.....
Les vieux murs décorés d'un vénilia joyeux,
Je ne savais comment j'avais dans ma voiture
Des gens, pleine à craquer allant à l'aventure,
Et nul ne s'inquiétait — nous descendront là-bas ! —
Plus rien n'était pareil, ne les connaissant pas,
Et pourtant j'acceptais, hors du temps, d'inquiétude,
J'allais, j'allais vers où ? c'était un autre monde...
Quand j'ai ouvert les yeux, la surprise profonde
D'avoir rêvé cela, était-ce un idéal ?
Et si c'était cela, un monde vrai, normal ?
Je rêvais ce matin et ce n'était qu'un rêve...

MA PETITE CHIENNE

L'amour d'un chien aimé, c'est un amour total,
C'est le don le plus pur, dévoué, sans égal,
Et celui que j'avais pour ma petite chienne
Je ne puis l'oublier, jamais, quoiqu'il advienne...
Toujours, à chaque instant, elle savait de moi,
Ma douleur ou ma joie, vivait de mes émois,
Et quand j'étais content jappait son allégresse,
Et savait consoler mes jours pleins de tristesse...
Je l'emmenais souvent et nous allions tous deux,
Errer parmi les champs ou dans les chemins creux,
Elle s'arrêtait soudain et son regard si tendre
Disait tout son bonheur que je savais entendre...
Elle était si jolie avec son roux pelage,
Que j'aimais caresser, c'était un doux partage,
Et je sentais son cœur vibrer à l'unisson
D'une félicité au-delà, la raison !
Elle est morte d'un coup, d'un seul cri de surprise
Et c'est mon désarroi, il faut que je le dise,
Mais son âme de chien était pleine d'amour
Cela ne peut mourir, c'est la loi d'un toujours.

A mon ami Monsieur KAËS
qui a tant de peine, pour lui faire comprendre
que je partage son chagrin de loin.

Poésie pour la petite chienne «Lili» - «Linette»

2 Octobre 1986

INSATIABILITÉ

De quoi peut-elle bien naître ?
L'insatiabilité ?
Peut-on la reconnaître ?
Aux jours de la gaité ?
L'insatiabilité
Est un cancer occulte
Ressurgi d'un tumulte
Qui ronge chaque instant,
Tous les instants du temps,
Du futur, du présent !
L'insatiabilité
Symbolise un vorace,
Mangeant tel un rapace
Mangeant jusqu'à vomir
Sans jamais assouvir
Une faim sans limites...
L'insatiabilité
Naît d'un manque d'amour !
Rien ne peut la combler,
Rien ne peut remplacer,
Ce qui n'existe pas...
Et ce n'est pas l'objet,
Les objets, les hochets,
Qui peuvent remplacer,
Ce qui n'existe pas...

Car la ferveur d'amour,
N'a besoin de rien d'autre,
Que du regard de l'autre, «
De la joie du moment,
D'un soupir dans le vent !
De l'émerveillement
De l'amour triomphant !
C'est la source féconde
Qui a forgé le monde,
Les puissances idéales,
Fleuri les cathédrales,
Inventé la musique |
Pour magnifier l'unique !
Et la sérénité
D'un reflet de beauté ! j
L'insatiabilité,
Est une solitude, |
Vide de plénitude,
C'est la seule prison,
Dont il n'est pas d'issue,
Car plus on la nourrit,
Plus fort on asservit,
Cette âme sans amour,
Dans la calamité
D'insatiabilité.

Le 14 juillet 1983.

CHANT FLEURI

Si je voulais chanter la fleur...
Je choisirais le bleu très tendre,
Du myosotis qui sait attendre...
Lupin, pervenche et delphinium,
Iris bleuet, royal liliun !

Si je voulais chanter la fleur...
Je choisirais la digitale,
Ton sein laiteux, fleur idéale,
Œillet, anémone, camélia,
Nénuphar, arum, magnolia !

Si je voulais chanter la fleur...
Je choisirais l'incandescence,
L'amour ardent, l'exubérance,
La rose rouge et son parfum,
Et tout l'incarnat du jardin...

Si je voulais chanter la fleur...
Tous deux nous pourrions en automne,
Avant que la Toussaint ne sonne,
Des chrysanthèmes pleins les bras,
Nous souvenir, prier tout bas...

Si je voulais chanter la fleur...
Je choisirais tout le parterre !
Chaque couleur trop éphémère !
Qui nous murmure un bref destin,
Qu'il faut fleurir chaque matin.

SOIXANTE-DIX ANS



Est-ce vraiment si monotone ?
Les frondaisons d'or et de roux ?
A l'automne souvent on frissonne
L'été s'est apaisé tout doux...

Est-ce vraiment si monotone ?
D'avoir attendu si longtemps ?
Et voilà ! la retraite sonne
Et l'on peut prendre tout son temps...

Le chat sur les genoux ronronne,
On lit le journal près du feu,
Dehors le froid qui s'époumone
On peut l'éviter quand on veut !

La vie des enfants qui jalonne
Autres détours, même chemin,
Ils sont tous là, à qui l'on donne
Tout un passé, le cœur, la main...

Est-ce vraiment si monotone ?
D'avoir plus de soixante-dix ans ?
Ils formeraient une couronne
Si l'on pouvait tresser le temps !



SEULE MAINTENANT

Pourquoi faut-il subir un départ si cruel ?
Toi qui fut notre ami, notre enfant, notre frère !
Par toi nous percevons le mot de l'éternel...
Cette loi du cosmos qui demeure un mystère...

Ton amour rayonnant était le réconfort,
Une étoile qui luit, l'aurore de lumière,
C'est souvent le meilleur qui s'enfuit dans la mort,
Pour nous prouver l'esprit plus fort que la matière...

Ta vie c'était le don, généreux, pur, trop bref,
Ton destin est pour tous, un témoin, un exemple !
Tu restes dans nos cœurs l'incomparable nef,
L'infini éternel dont l'amour est le temple !

Soudain nous comprenons que doit mourir le grain,
La mort n'est qu'un envol, liberté et naissance,
Ton message a fleuri, pourquoi pleurer en vain ?
Sans toi, aurions-nous su, souffrance et espérance ?

MAI

Les marronniers ont leurs guirlandes,
Leurs guirlandes du mois de mai,
Du mois de mai joli et tendre,
Tendre verdure bien aimée !

Bien aimée par la tendre brise ;
Brise et douceur font frissonner,
Sonner le printemps qui s'irise
S'irise d'or et vert léger !

Léger ciel bleu et blanc nuage,
Nuage clair et floconneux,
Ne peut qu'appuyer le mirage,
Mirage et fête pour les yeux !

Les yeux ravis par la verdure,
Verdure à foison et partout,
Partout les chants et l'aube pure,
Pure et moirée dans l'air si doux...

Les marronniers ont leurs guirlandes,
Leurs guirlandes du mois de mai,
Du mois de mai joli et tendre,
Tendre verdure bien aimée.

SI VOUS ME DISIEZ

Si vous me disiez...
Je ne vois que vous,
Vous me rendez fou !
Le jour et la nuit,
Votre ombre me suit,
Et dans mon délire,
C'est votre sourire,
Au jour, dès l'aurore,
C'est vous, votre corps,
Votre voix, vos yeux,
Je ne vois plus qu'eux,
Je meurs du désir
De pouvoir vous dire !
Qu'il n'y a que vous,
Que j'en deviens fou !

Vous venez me dire...
Vous me plaisez bien,
Sans anneau ni lien,
Pour un petit tour,
Pour un petit jour,
Vous n'avez pas d'âge
C'est un avantage !
Avec vous je vois,
Un tour, deux, puis trois
Aimez-vous cela ?
C'est du cinéma !
Cueillez sans détour,
Le dernier amour,
J'attends, viendrez-vous :
À mon rendez-vous ?

Si vous me disiez..
Si, sans rien me dire,
Si je pouvais lire,
Tout l'amour du monde,
Dans la mer profonde
D'un regard pâmé,
Mon âme affamée,
Goûterait peut-être
En pensant renaître...
Si... je pouvais lire
En vous, mon délire !
Je tendrais mes lèvres,
Des bras pleins de fièvre
Je serais à vous,
À vous, rien qu'à vous !
Mais je ne vois rien,
Car il n'y a rien,
Et vous n'aurez rien !

JE VOUDRAIS TANT

Je voudrais tant, je voudrais tant, je sais, c'est fou !

Je voudrais tant, ne plus penser l'heure et le temps,
Quand je m'en vais dans le jardin flairant le vent,
Le vent léger, qui sent le musc des giroflées,
Qui va, qui court dans les fruitiers échevelés !

Je voudrais tant ne plus savoir les cœurs trop durs,
Capter les chants aux quatre coins de mes vieux murs,
Loin des vains mots, redécouvrir saison, cadence,
Le renouveau d'où ressurgit l'effervescence !

Je voudrais tant, et malgré tout à chaque instant,
Rien n'est pareil, tout a changé, c'est le printemps !
Qui çà et là a transformé la sèche tige,
En un bouquet vif, coloré, qui rit, s'érige !

JE VOUDRAIS TANT (suite)

Je voudrais tant guetter la mue des peupliers,
En un seul jour ils vont verdir leurs bras altiers,
Sur le coteau les colzas d'or partout fleurissent,
Et les reflets dans l'eau qui court, nous éblouissent !

Je voudrais tant n'être que l'air et rien de plus,
Être bouton sur le pommier de blanc vêtu,
N'être qu'un grain, le pur pollen, butin d'abeille ;
Pétale au vent dans le jardin où tout s'éveille !

Je voudrais tant dès maintenant le paradis,
Ne plus penser aux trahisons, aux fourberies,
Je voudrais tant que dès demain l'amour remplace,
Le mal vaincu dont il ne reste nulle trace !

Je voudrais tant, je voudrais tant, je sais, c'est fou !

ARBRE

Arbre, tu n'en finis pas...

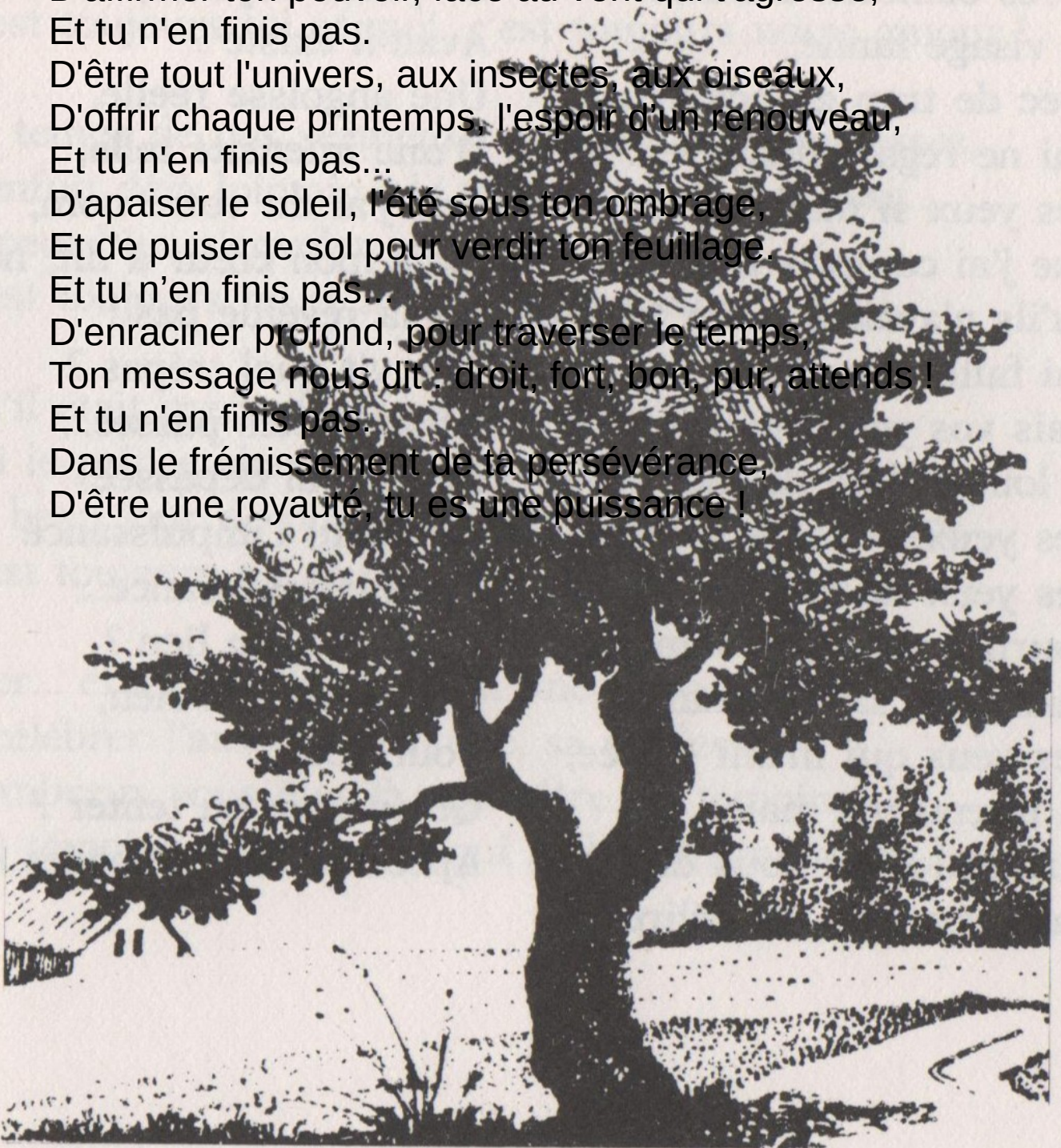
D'aller, d'aller plus haut, monter, toujours, sans cesse,
D'affirmer ton pouvoir, face au vent qui t'agresse,
Et tu n'en finis pas.

D'être tout l'univers, aux insectes, aux oiseaux,
D'offrir chaque printemps, l'espoir d'un renouveau,
Et tu n'en finis pas...

D'apaiser le soleil, l'été sous ton ombrage,
Et de puiser le sol pour verdier ton feuillage.
Et tu n'en finis pas...

D'enraciner profond, pour traverser le temps,
Ton message nous dit : droit, fort, bon, pur, attends !
Et tu n'en finis pas.

Dans le frémissement de ta persévérance,
D'être une royauté, tu es une puissance !



À MADAME R...

Vous que j'avais connue...
Quand je vous ai revue,
Après combien d'années ?
Le visage fanné,
Avec de trop grands yeux,
Qui ne regardaient rien.
Des yeux si malheureux,
Que j'ai compris trop bien,
Qu'ils n'avaient point trouvé...
J'ai failli vous héler,
Mais vos yeux envolés,
Si loin, si loin de tout !
Des yeux... comme effarés,
Des yeux de mort prochaine,
Tournés vers quel lointain ?
Sans hier, sans demain,
Des yeux qui m'ont glacée,
Et retenu ma main...
Qu'aurai-je pu vous dire ?
Dans vos yeux de délire

Existait-il encore ?
Le passé et l'aurore ?
Le passé dépassé,
Avait-il existé ?
Une angoisse réelle,
D'une intensité telle,
Que j'ai dit votre nom,
Mais mon cœur a dit, non!
s. Ne la réveille pas !
Elle vit quel trépas ?
Et vous êtes passée.
Je vous ai dépassée
J'ai senti l'impuissance
e, Et la désespérance..
) Existait-il un lien ?
De n'avoir été rien,
Pour vous...
Qu'aurai-je pu tenter ?
Après ce trop d'années ?

VINGT ANS DE MARIAGE



Est-il vraiment passé le temps de la jeunesse ?
Quand il est dans nos cœurs l'élan et l'allégresse ?
Le temps peut s'envoler, c'est toujours les beaux jours !
C'est toujours toi et moi, c'est toujours notre amour !

Le temps de nos serments, celui de nos promesses,
S'enfuit déjà lointain ! le temps jamais ne cesse...
Il peut bien s'envoler sur l'aile du destin,
C'est toujours toi et moi, c'est le même festin !

Qu'il était merveilleux ce jour fleuri d'ivresse,
Toi le prince charmant épousant la princesse...
Le beau jour de printemps qui unissait nos cœurs,
C'est toujours toi et moi et le même bonheur !

Hier... et aujourd'hui... est-il une prouesse !
A célébrer l'amour, sa durée, sa noblesse ?
Nombreux vous êtes là pour être les témoins...
Les témoins d'un amour qui refleurit sans fin !

LE CHAT

Il a fermé ses yeux d'or,
Il dort !
Blotti sur le vieux fauteuil,
Son œil,
Laisse passer un éclair,
Très clair !
Il a flairé le goûter,
Futé !
Il feint toujours de dormir,
Dormir...
Mais que je parte un instant,
Le temps
D'avoir fait un demi tour !
Son tour,
Celui de se servir seul !
Tout seul!
Lécher le gâteau, le lait.
Allez !
Le goûter c'est pour toi, le chat !
A chat !!

Le 12 février 1986.



LE CAS

Bien souvent pour notre tracas,
Il nous faut côtoyer un cas !
Ce cas souvent de bas étage,
Ne connaît que son avantage,
En dehors de son propre cas,
Tous les autres ce sont des cas !
Et ce qu'il y a de plus grave,
Il vous salit et il vous grave,
Alors qu'il ne vous perçoit pas,
Puisque lui-même, il est un cas.
N'étant mû que de petitesse,
Tout ce qu'il voit, il le rabaisse,
Jugeant tout ce qu'il ne sait pas,
Il définit très bien son cas!
C'est lui qui est un double cas,
C'est sûr, il n'est que du ca ca.

LES SANS AMOUR

Je me suis leurrée sur des gens
Que je croyais intelligents
Parés d'une écorce vernie
Ils n'étaient rien, qu'une hernie !
Ils avaient répété, appris,
Leurs pieds foulaient de hauts tapis.
Un brin de science originale ?
De motivation idéale ?
Hélas ! un bétail trop nourri,
L'œil obstrué, borné, pourri,
Intelligents ces faux apôtres ?
Eux, tout pour eux, et rien, rien d'autre.

SAVOIR ÊTRE HEUREUX

Tous ces instants heureux qui font la vie en somme !
Qui jalonnent les jours, toute la vie d'un homme,
Le bonheur c'est cela ! ces bribes ça et là,
L'échange d'un bon mot, la caresse du chat,
Aller le nez au vent, marcher dans la nature,
Contempler l'horizon, la fleur et la verdure,
L'air d'une mélodie jouée sur le piano,
La flamme et son ballet qui monte crescendo !
Le rire d'un enfant, ses yeux gais qui pétillent,
L'accord d'un bref duo, de l'oiseau une trille,
Après le dur labeur la douche et le repos,
La chaleur de l'été et la fraîcheur de l'eau,
Tous les petits bonheurs, un dessert que l'on aime,
Le temps sur le papier de bâtir un poème...
Un projet d'avenir qui nous emmène ailleurs.
Découvrir chaque jour ce qui est le meilleur !
L'ami qui se souvient et qui vous téléphone,
L'art de tout effacer d'un élan qui pardonne !
S'aimer ! pour être heureux, car le contentement
Diffuse autour de soi, un vif rayonnement !
Savoir rire et pleurer, mais le bonheur de rire,
C'est un cadeau du ciel, il faut bien se le dire !

LE MOUROI

Ils sont arrivés là, avides de repos,
Après avoir lesté, déposé leur fardeau,
Mais avaient-ils prévu, qu'un mur d'indifférence ?
Tisserait ce linceul à chaque jour plus dense !

Il est bon le repos fait de pensée active,
La vie à petits pas peut n'être pas chétive,
Combien savent la joie dans leur vieux corps perclus
L'esprit ayant fleuri sur le passé vécu !

Clair repos — Joyeux Soir — Colline ensoleillée,
On attise, on ravive l'âtre pour la veillée,
Dont le reflet accuse l'usure de l'humain,
Sans élan, sans lueur, sans hier, sans demain !

Elle est triste à mourir la halte moribonde,
Quatre pas pour le lit, quatre pas pour la ronde,
Autour du jardinet, la télé, le courrier,
Le repas pris en chœur, deux, trois pas, les derniers !

Le confort le plus doux pourra-t-il rendre à l'homme ?
Un esprit motivé, qui agit, qui transforme,
Maintient l'identité d'un cœur toujours vibrant,
Jusqu'au dernier soupir responsable et vivant.

LA PETITE ÉPICERIE

C'était vraiment une toute petite épicerie
On y courait toujours chez la mère Petit,
Au tout dernier moment, au souper, à midi,
Y chercher le sel fin, l'astra pour les radis,
La boisson, le café, de l'huile ou du fromage,
Le vinaigre ou les kubs pour corser le potage.

L'angle de sa maison s'appuyait sur l'église,
Avec les mêmes murs bâtis de pierre grise,
Quand la porte s'ouvrait la clochette tintait,
D'un pas vif et joyeux l'épicière venait,
L'abord très familier, une allure coquette,
Avec un rire gai, complaisante et honnête,

Dès le premier rayon tout le choix des pastilles,
De toutes les couleurs dans des bocaux qui brillent,
Les Vichys, les anis, les miels et les goudrons,
Les caramels au lait, l'orange et les citrons,
Les cachous, les dragées, la menthe et le réglisse,
Les petits haricots, des enfants le délice...

On leur avait donné une petite pièce,
Ils venaient là, courant, heureux pleins d'allégresse,
Les yeux sur les bonbons, tendant leur petit cou,
Ils donnaient leur trésor, un petit, petit sou !
Devant le pur regard qu'importait le commerce,
Elle ouvrait son bocal et tant pis pour la caisse...

LA PETITE ÉPICERIE (suite)

Elle y vendait de tout, des clous et du pétrole,
La laine et le coton, les plats, les casseroles,
Les balais, les sabots, aiguilles à tricoter,
Les robinets, les bas, les produits à traiter,
Les paquets de charbon, les fruits secs, les gaufrettes,
Les fermetures éclair, boutons et allumettes...

Nous y avons bien ri, tant de plaisanteries,
Nous y faisons des blagues dans cette épicerie,
Des cartes dont l'humour riait et plaisantait,
Nous revenions chez nous le cœur un peu plus gai,
Nous y allions pourquoi ? sûr, pour la marchandise,
Mais pour rire un instant, sur des mots, des bêtises.

Elle a marqué le bourg la petite épicerie,
Nous y pensons parfois à la mère Petit,
C'était le froid, la peur, la guerre, les restrictions,
Qu'il a fallu subir notre génération,
C'est d'un temps dépassé un souvenir très tendre,
C'est du printemps, l'été, un pleur qu'il faut entendre.

INTERROGATION

Faut-il se charger de toutes les détresses humaines ? Est-ce une faute de ne pas souffrir chaque instant de toutes les souffrances inconnues ?

Pourquoi la notion de culpabilité s'inclue-t-elle dans le choix qu'il nous « est laissé de savoir, et d'en rejeter une possibilité de responsabilité ?

Quel est le devoir de la vie ? |

Où est la vérité ?

Est-il suffisant d'assumer son propre équilibre, d'aimer, de bâtir, de « lutter chaque jour pour les siens et de fermer les yeux au reste du monde ?

Quand on veut essayer de penser à tout ce qui est à réformer, on se sent une goutte d'eau dans la mer...

Peut-être faut-il dénoncer sans cesse, crier à tout moment les injustices flagrantes, ne pas accepter l'inacceptable, oser, oser dire que l'homme est égoïste, méchant, jaloux, vindicatif, et que dès l'instant où il assure sa survie, et son bien être, il oublie qu'il fait partie d'un tout, et que dans son égoïsme il est prêt à piétiner n'importe qui pourrait s'opposer à sa domination et à ses privilèges.

Comment prendre conscience de la bonté ? |
La bonté n'existe pas sans l'amour.

La compassion sans l'amour est dégradante pour celui qui la reçoit.